



L'ABSTENTION

Les bons citoyens s'alarment à bon droit de l'habitude funeste que prennent grand nombre d'électeurs de s'abstenir dans les luttes politiques. Un de nos correspondants de Québec, M. J. S. Bourget, nous écrit à ce sujet : — On ne peut trop blâmer l'insouciance alarmante dont notre population fait preuve dans les luttes électorales ; on semble ignorer les conséquences que peut avoir un seul vote. On ne consulte pas assez les principes et trop l'argent. »

Notre correspondant rapporte à ce sujet le fait suivant : — En 1830, un nommé Dan Stone brigua les suffrages des électeurs de l'Ohio. Le matin même de l'élection il rencontra sur la rue un de ses amis qui s'en allait voter pour son opposant. Stone le sollicite de voter pour lui. Nous sommes de vieux amis, lui dit-il, j'espère que vous ne me refuserez pas. Après tout, lui répond l'ami, vous avez raison, je connais votre talent, je vais voter pour vous. Or, ce seul vote donna une voix de majorité à Stone, qui, à son tour, donna une voix de majorité au parti qui éleva le fameux Thomas Ewing au Sénat ; le vote de ce dernier permit d'élire Van Buren vice-président, qui devint ensuite Président. Vous voyez le résultat final du vote de l'ami de Stone. »

La récente élection de Montréal-Ouest, où les abstentions ont été si nombreuses, fera réfléchir ceux qui s'intéressent à la chose publique. La faible majorité du candidat élu inspirera des remords à ceux de ses adversaires qui n'ont pas voté, car ils devront se dire : Il était en notre pouvoir de tourner la victoire de notre côté.

Le vote est un droit, une franchise, au sens constitutionnel, mais c'est aussi parfois, à plus d'un titre, un devoir impérieux. O. D.

DU STYLE

Ce qui manque surtout aux écrivains dans notre pays, c'est un public qui les récompense par une appréciation éclairée des efforts qu'ils tentent pour arriver à une forme littéraire élevée ou simplement convenable. Ils travaillent leur style, ils étudient longtemps, noircissent du papier nuit et jour afin de se former dans l'art de bien dire ; on ne leur en tient pas compte, on ne se doute même pas des qualités qu'ils ont acquises par un labeur persévérant ; dans un cas donné, on les comparera à quelque grimaud dont les phrases rappellent le monstre d'Horace : Cervicem pictor equinam...

Tous les jours on entend dire de quelqu'un : Il écrit bien. Et ce quelqu'un n'a pas la moindre éducation littéraire ; peut-être pense-t-il juste, mais ses productions auraient besoin d'être traduites de baragouin en français. On rapporte que Louis Veullot, consulté par Rohrbacher sur sa grande *Histoire de l'Eglise*, aurait répondu : « C'est un monument impérissable, un ouvrage admirable que je voudrais traduire. »

Notre public n'est pas si difficile ; il ne regarde pas à la forme : à vrai dire, il ignore ce que c'est que le rapport entre l'expression et la pensée, l'équation entre une phrase et une idée : de la toilette de Madame il ne distingue pas celle de sa cuisinière endimanchée : il aperçoit deux femmes qui passent, voilà tout.

Tous les jours aussi on entend répéter : Un tel parle bien. Si l'on disait qu'un tel a de bonnes idées, une belle voix, le geste facile, de l'enthousiasme et de la sensibilité, ce serait exact ; mais parler bien veut dire plus et signifie encore discourir avec méthode, s'exprimer correctement. On parle mal quand on ne met pas de suite dans ses idées ni de syntaxe dans son langage, et l'on peut sans logique ni grammaire, il est vrai, devenir député, mais on ne réussira pas à se faire lire par ses neveux.

Aussi bien ceux qui prétendent au style doivent ils se désintéresser du sentiment public à leur égard, et, sans renoncer à se faire comprendre de la masse, ne rechercher en réalité que le suffrage d'une élite.

Pour l'obtenir que faut-il ? Travailler, travailler sans relâche. Mettez les manchettes de la charrue aux mains d'un novice : il ne bronchera pas peut-être et tout le monde reconnaîtra sa force, mais on verra par son ouvrage qu'il ne sait pas le tour. Il en est de même en littérature ; il faut se former par l'exercice, surtout dans un pays comme le nôtre où le milieu français n'est pas assez pur pour suppléer sensiblement à l'étude chez les talents faciles.

Travaillons-nous assez ? Amis, lisez les extraits suivants d'une notice de Théophile Gauthier sur Balzac.

OSCAR DUNN.

« Balzac naquit à Tours le 19 mai 1799, le jour de la fête de saint Honoré, dont on lui donna le nom, qui parut bien sonnant et de bon augure. Le petit Honoré ne fut pas un enfant prodige ; il n'annonça pas prématurément qu'il ferait la *Comédie humaine*. C'était un garçon frais, vermeil, bien portant, joueur, aux yeux brillants et doux, mais que rien ne distinguait des autres, du moins à des regards peu attentifs. A sept ans, au sortir d'un externat de Tours, on le mit au collège de Vendôme, tenu par des oratoriens, où il passa pour un élève très-médiocre... »

« Balzac souffrit prodigieusement dans ce collège, où sa nature rêveuse était meurtrie à chaque instant par une règle inflexible. Il négligeait de faire ses devoirs ; mais, favorisé par la complicité tacite d'un répétiteur de mathématiques, en même temps bibliothécaire, et occupé de quelque ouvrage transcendental, il n'apprenait pas sa leçon et emportait les livres qu'il voulait. Tout son temps se passait à lire en cachette. Aussi fut-il bientôt l'élève le plus puni de sa classe. Les pensums, les retenus absorbèrent bientôt le temps des récréations... »

« Le résultat de ces travaux cachés, de ces méditations qui prenaient le temps des études, fut ce fameux *Traité de la Volonté* dont il est parlé plusieurs fois dans la *Comédie Humaine*. Balzac regretta toujours la perte de cette première œuvre qu'il esquissa sommairement dans *Louis Lambert*, et il raconte avec une émotion que le temps n'a pas diminuée la confiscation de la boîte où était serré le précieux manuscrit... »

« De ces méditations si intenses, de ces efforts intellectuels vraiment prodigieux chez un enfant de douze ou quatorze ans, il résulta une maladie bizarre, une fièvre nerveuse, une sorte de coma tout à fait inexplicable pour les professeurs qui n'étaient pas dans le secret des lectures et des travaux du jeune Honoré, en apparence oisif et stupide ; nul ne soupçonnait, au collège, ces précoces excès d'intelligence, et ne savait qu'au cachot, où il se faisait mettre journellement afin d'être libre, l'écolier « cru paresseux avait absorbé toute » une bibliothèque de livres sérieux et au-dessus de la portée de son âge... »

« Ses classes finies, Balzac se donna cette seconde éducation qui est la vraie ; il étudia, se perfectionna, suivit les cours de la Sorbonne et fit son droit, tout en travaillant chez l'avoué et le notaire. Ce temps, perdu en apparence, puisque Balzac ne fut ni avoué, ni notaire, ni avocat, ni juge, lui fit connaître le personnel de la Basoche et le mit à même d'écrire plus tard, de façon à émerveiller les hommes du métier, ce que nous pourrions appeler le contentieux de la *Comédie Humaine*... »

« Les examens passés, la grande question de la carrière à prendre se présenta. On voulait faire de Balzac un notaire ; mais le futur grand écrivain, qui, bien que personne ne crût à son génie, en avait la conscience, refusa le plus respectueuse-

ment du monde, quoiqu'on lui eût ménagé une charge à des conditions très-favorables. Son père lui accorda deux ans pour faire ses preuves, et comme la famille retournait en province, madame Balzac installa Honoré dans une mansarde, en lui allouant une pension suffisante à peine aux plus stricts besoins, espérant qu'un peu de vache enragée le rendrait plus sage... »

« Balzac n'avait pas conçu le plan de l'œuvre qui devait l'immortaliser ; il se cherchait encore avec inquiétude, anhélation et labeur, essayant tout et ne réussissant à rien ; pourtant il possédait déjà cette opiumâtreté de travail à laquelle Minerve, quelque revêche qu'elle soit, doit un jour ou l'autre céder ; il ébauchait des opéras-comiques, faisait des plans de comédies, de drames et de romans dont madame de Survi le nous a conservé les titres : *Stella*, *Cogisigne*, *Les Deux Philosophes*, sans compter le terrible *Cromwell*, dont les vers, qui lui coûtaient tant de peine, ne valaient pas beaucoup mieux que celui par lequel commençait son poème épique des *Incas*... »

« Figurez-vous le jeune Honoré les jambes entortillées d'un carrick rapiécé, le haut du corps protégé par un vieux châle maternel, coiffé d'une sorte de calotte dantesque dont madame de Balzac connaissait seul la coupe, sa cafetière à gauche, son encrier à droite, labourant à plein poitrail et le front penché, comme un bœuf à la charrue, le champ pierreux et non défriché pour lui de la pensée où il traça plus tard des sillons si fertiles. La lampe brille comme une étoile au fond de la maison noire, la neige descend en silence sur les tuiles disjointes ; le vent souffle à travers la porte et la fenêtre « comme l'ulou dans sa flûte, mais moins agréablement. »

« Si quelque passant attardé eût levé les yeux vers cette petite lucarne obstinément tremblotante, il ne se serait certes pas douté que c'était l'aurore d'une des plus grandes gloires de notre siècle... »

« Ainsi, rien n'était résulté de cette claustration rigoureuse, de cette vie d'ermite dans la Thébaïde dont Raphaël trace le budget : « Trois sous de pain, deux sous de lait, trois sous de charcuterie m'empêchaient de mourir de faim et tenaient mon esprit dans un état de ludicité singulière. Mon logement me coûtait trois sous par jour ; je brûlais pour trois sous d'huile par nuit, je faisais moi-même ma chambre, je portais des chemises de flanelle pour ne dépenser que deux sous de blanchissage par jour. Je me chauffais avec du charbon de terre, dont le prix divisé par les jours de l'année n'a jamais donné plus de deux sous pour chacun. J'avais des habits, du linge, des chaussures pour trois années ; je ne voulais m'habiller que pour aller à certains cours publics et aux bibliothèques ; ces dépenses réunies ne faisaient que dix-huit sous : il restait deux sous pour les choses imprévues... »

« Le régime diététique préconisé par Raphaël pouvait être favorable à la ludicité du cerveau ; mais, certes, il ne valait rien pour un jeune homme habitué au confort de la vie de famille. Quinze mois passés sous ces plombs intellectuels, plus tristes, à coup sûr, que ceux de Venise, avaient fait du frais Tourangeau aux joues satinées et brillantes un squelette parisien, pâle et jaune, presque méconnaissable. Balzac rentra dans la maison paternelle, où le veau gras fut tué pour le retour de cet enfant peu prodigue... »

« Balzac, cet immense cerveau, ce physiologiste si pénétrant, cet observateur si profond, cet esprit si intuitif, ne possédait pas le don littéraire : chez lui s'ouvrait un abîme entre la pensée et la forme. Cet abîme, surtout dans les premiers temps, il désespéra de le franchir. Il y jetait sans le combler volume sur volume, veille sur veille, essai sur essai ; toute une bibliothèque de livres inavoués y passa. Une volonté moins robuste se fut découragée mille fois, mais par bonheur Balzac avait une confiance inébranlable dans son génie méconnu de tout le monde. Il voulait être un grand homme et il le fut par d'incessantes projections de ce fluide plus puissant que l'électricité, et dont il fit de si subtiles analyses dans *Louis Lambert*. »

« Contrairement aux écrivains de l'école romantique, qui tous se distinguaient par une hardiesse et une facilité d'exécution étonnante, et produisaient leurs fruits presque en même temps que leurs fleurs, dans une éclosion pour ainsi dire involontaire, Balzac, l'égal de tous comme génie, ne trouvait pas son moyen d'expression, ou ne le trouvait qu'après des peines infinies... »

« Dès cette époque (1836), Balzac avait conçu le plan de sa *Comédie Humaine* et possédait la pleine conscience de son génie. Il rattacha adroitement les œuvres déjà parues à son idée générale et leur trouva place dans des catégories philosophiquement tracées. Quelques nouvelles de pure fantaisie ne s'y rattachent pas trop bien, malgré les agrafes ajoutées après